

Présentation

Nicolas Bourguinat



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/Allemagne/463>

DOI : [10.4000/Allemagne.463](https://doi.org/10.4000/Allemagne.463)

ISSN : 2605-7913

Éditeur

Société d'études allemandes

Édition imprimée

Date de publication : 26 juin 2015

Pagination : 111-116

ISSN : 0035-0974

Référence électronique

Nicolas Bourguinat, « Présentation », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* [En ligne], 47-1 | 2015, mis en ligne le 13 décembre 2017, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/Allemagne/463> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/Allemagne.463>

Dossier: La déprise de l'Empire napoléonien en Allemagne en 1813

Présentation

■ Nicolas Bourguinat*

Les textes réunis dans ce numéro ont été présentés les 15 et 16 novembre 2013, à l'occasion du colloque organisé à Strasbourg par moi-même et Catherine Maurer autour de la déprise de l'Empire napoléonien en Allemagne et en Italie, en 1813 et 1814. À cette occasion, l'équipe ARCHE (« Arts, Civilisation et Histoire de l'Europe » – EA 3400) avait réuni un nombre important de spécialistes du monde germanique à l'époque révolutionnaire et impériale. Nous nous étions proposés de traiter de ce « moment » historique singulier, la transition de l'Europe napoléonienne vers l'Europe des restaurations, dans une perspective d'histoire des représentations et d'histoire culturelle. Comment l'image des batailles et des combattants témoignait-elle d'une transformation de la culture de guerre? Comment le passé encore proche des anciennes principautés fut-il remobilisé pour accompagner leur retour? Comment la production imprimée ou gravée de l'époque s'ouvrit-elle aux échos des mésaventures de la Grande Armée en Russie et donna-t-elle une résonance européenne aux événements diplomatiques qui jalonnèrent la formation de la 6^e coalition, la campagne d'Allemagne et l'invasion de la France? La publication par cette livraison de la *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* des communications de ce colloque consacrées au monde germanique en 1813-1814 nous apparaît en tout cas aujourd'hui comme un tribut à rendre à une recherche qui, outre-Rhin, s'est montrée depuis vingt ans ambitieuse et vigoureuse, et qu'il sera utile de faire connaître au public français.

Ainsi que l'indiquent assez la terminologie des « guerres de libération » allemandes (*Befreiungskriege*) et le retournement de la conscience germanique sur le *Volk* qui s'est opéré au lendemain de 1813, on a affaire à un « moment » capital pour la maturation de l'identité nationale du xix^e siècle. La synthèse historiographique d'Armin Owzar

* Professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Strasbourg.

qui ouvre ce numéro rappelle que la signification de cette césure n'a plus jamais cessé d'être débattue par l'historiographie allemande. D'abord en parallèle avec la construction politique et constitutionnelle de l'État nation par le Reich wilhelmien. Ensuite, pour le xx^e siècle, en liaison avec la position internationale de l'Allemagne, au temps d'une République de Weimar braquée contre le traité de Versailles ou même, après 1945, au temps des deux Allemagnes : c'était curieusement la RDA qui mobilisait le plus ses historiens pour retrouver, dans les combats de 1813, tout à la fois l'élan des masses s'imposant à l'aristocratie décrépite des Junkers et la conjonction militaire entre Allemands et alliés russes. Owzar montre aussi la place singulière de l'expérience propre au royaume de Westphalie dans l'appréhension de ce legs de l'Allemagne napoléonienne par les historiens – plusieurs des contributions qui suivent sont d'ailleurs signées par des spécialistes de la brève histoire de cet État resté sans postérité au plan géopolitique⁽¹⁾.

Élan national

Déprise, plutôt que débâcle, disions-nous pour évoquer la rupture de 1813-1814, car il nous semblait que, dans l'ensemble, la retraite des Français en deçà du Rhin s'était opérée en bon ordre, et n'avait pas offert le spectacle d'un chaos, d'un véritable effondrement, comme cela avait été parfois décrit. Quant au très vieux problème de l'intensité du sentiment national allemand, de l'importance des levées d'hommes et de la dynamique mobilisatrice, sur lequel beaucoup a été écrit⁽²⁾, nous espérons aussi pouvoir lui apporter de nouveaux éclairages. Il y avait donc lieu d'être attentif à ce qui se disait alors autour des batailles, et à ce qui était dit des combattants, dans un contexte où, à compter de l'automne 1813 et du printemps 1814, toute une parole politique longtemps contenue par le régime napoléonien se trouvait libérée et se démultipliait.

Depuis longtemps, on savait que plusieurs propagandes axées sur la caricature ou bien sur l'imprimé s'étaient déployées, à la faveur de la progression des troupes russes vers l'ouest et de la débâcle de la Grande Armée, au cours de l'hiver 1812-1813. Rédigés ou légendés en allemand mais souvent imprimés en Russie, nombre de ces matériaux (gravures, journaux, feuilles volantes) visaient à sortir de son apathie l'esprit public du moment – car la vérité est qu'on hésite à parler d'une « opinion publique ». Ils devaient pouvoir stimuler ou étendre une forme de mobilisation des énergies que l'on sentait poindre, depuis que les événements s'étaient précipités en Prusse orientale en décembre 1812⁽³⁾.

-
- 1 Anika BETHAN, *Napoleons Königreich Westphalen. Lokale, deutsche und europäische Erinnerungen*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2012; Nicola TODOROV, *L'administration du royaume de Westphalie de 1807 à 1813: Le département de l'Elbe*, Sarrebruck, Éditions Universitaires Européennes, 2010. Une autre contributrice a travaillé plus particulièrement sur le duché de Berg: Bettina SEVERIN-BARBOU-TIE, *Französische Herrschaftspolitik und Modernisierung: Verwaltungs- und Verfassungsreformen im Großherzogtum Berg (1806-1813)*, Munich, C.H. Beck, 2008.
 - 2 Rappelons qu'un excellent article existe en français sur ce sujet, dû au regretté Roger DUFRAISSE, « À propos des guerres de délivrance allemandes de 1813: problèmes et faux problèmes », *Revue de l'Institut Napoléon*, 148 (1987), p. 11-44.
 - 3 Voir Karen HAGEMANN, « Francophobia and Patriotism: Anti-French Images and Sentiments in Prussia and Northern Germany During the Anti-Napoleonic Wars », *French History*, 18, n° 4 (2004),

La nature des faits fut d'emblée travestie par les représentations patriotiques qu'on en donna au public (et qu'on en offrit à la postérité). Depuis longtemps, un mouvement d'exaspération de l'Allemagne contre le joug français était attendu, et le comité des affaires allemandes de Saint-Pétersbourg, sous la direction de Stein (écarté du pouvoir depuis 1809 en Prusse, à la demande de Napoléon) avait travaillé à le planifier. On n'en déclara pas moins qu'il s'agissait d'un élan populaire. L'appel du roi de Prusse (mars 1813), qui fut supposé avoir déclenché un torrent de vocations guerrières, fut en réalité hésitant, tardif, et sans doute peu entendu... L'étude que propose ici Nicola Todorov se présente comme une véritable cartographie de l'opinion westphalienne en 1813, en s'appuyant sur les mémoires dressés par les officiers russes et prussiens, lors de leurs incursions sur ces territoires, et sur les suppliques des municipalités qui sont présentes en masse dans les archives allemandes pour cette brève période. Détachées de la Prusse en 1806-1807, la Vieille Marche et la Marche de Brandebourg (où avaient fonctionné dès 1808 des réseaux d'espionnage, relayés par les prédicateurs luthériens) apparaissent plutôt « fidèles », pour l'état des opinions (ou ce qu'on peut en saisir) et la conduite des habitants, au roi Jérôme. Mais par contraste, les cantons anciennement hanovriens semblent attendre davantage des perspectives d'un débarquement anglais. Les mécanismes par lesquels de nouveaux combattants furent entraînés dans les *Befreiungskriege* dans ces régions sont longtemps restés obscurs. Comme pour la Prusse orientale, qui avait donné le signal avec les États de Koenigsberg, en décembre 1812, l'aristocratie foncière y jouissait d'une autorité certaine, et avait les moyens de recruter... notamment les miséreux travaillant sur ses domaines et les réfractaires qui y vivaient cachés. S'il ne faut pas surestimer l'importance de l'écho d'un mot d'ordre de liberté auprès de populations d'humble condition, souvent jugées léthargiques et résignées par les observateurs, il ne faut pas non plus minorer le phénomène du volontariat, qui exista ici comme ailleurs... Comme l'avaient montré déjà les recherches d'Ute Planert, la levée en masse tient en tout cas du mythe, et nombre d'engagements ne sont qu'une façon de devancer l'appel de la *Landwehr*, ou de choisir son uniforme et son corps – du moins le croit-on.

Il apparaît aussi que l'appréhension des événements de 1813, pour les populations allemandes, a pu être brouillée par l'interférence entre la guerre, les va-et-vient de troupes, et le terrain diplomatique, où se déroulaient des négociations d'une grande complexité : les échos de l'entrevue de Dresde et de la déclaration de Francfort interféraient sans nul doute avec les témoignages à chaud publiés sur la campagne d'Allemagne, qu'ils fussent l'émanation d'anonymes, d'aristocrates ou d'anciens émigrés passés en Russie. Rumeurs et controverses publiques s'étaient emparées depuis le tout début de 1813 de certains événements policiers ou militaires (ainsi de l'affaire d'Anvers). Jusqu'au déroulement de la « bataille des nations » à Leipzig en octobre 1813, pour lequel les bulletins prussiens, suédois, autrichiens de la bataille rendent un son

p. 404-425. *Via* les caricatures, on pourrait s'avancer à parler d'une forme de « politisation » du bas peuple, par exemple en Westphalie, où des études récentes ont montré que les gens, même les humbles, s'exerçaient à déchiffrer l'iconographie satirique. Parfois, plusieurs propagandes se répondent et s'entretiennent mutuellement, suscitant une « guerre des images » que l'on connaît assez bien pour 1814-1815 grâce aux recherches d'Annie Duprat pour la France. Mais tel ne semble pas être le cas pour le foyer allemand.

parfois différent⁽⁴⁾. Confusion et incertitude étaient certainement le lot des contemporains plus qu'on ne l'a cru.

Pouvoirs de transition

Vingt-quatre ans après le colloque de Reims sur la fin de l'Europe napoléonienne, la présence au colloque de Strasbourg d'une personnalité telle qu'Yves-Marie Bercé, qui en avait été le maître d'œuvre, voulait marquer aussi une continuité par rapport à son questionnement autour de la « vacance du pouvoir »⁽⁵⁾. L'enquête devait donc porter sur l'alternance des pouvoirs, dans la période faisant suite immédiatement au reflux des Français et à la disparition de la trame administrative et des effectifs militaires qui constituaient, par eux-mêmes, le visage concret de l'« occupation » napoléonienne. Dans quelle mesure ici, n'avait-on qu'une occupation succédant à une autre, et quelles contraintes pesaient-elles sur ces nouvelles autorités improvisées, la plupart du temps par les forces armées, mais parfois aussi par les envoyés spéciaux des anciennes dynasties régnantes, alors encore en exil? Ici, l'étude de Gabriele B. Clemens montre qu'en pays rhénan, les Prussiens eurent l'intelligence de ne rien changer à ce qui fonctionnait bien et de respecter l'expérience et la compétence des personnels. De même prirent-ils garde à ne pas remettre en cause la vente des biens nationaux et à ne pas réveiller la féodalité. Les aristocraties et des élites locales, dont le rôle longuement débattu ces dernières années à propos de l'Europe napoléonienne autour des notions de « ralliement » ou d'« accommodement », ont tenu une place tout à fait importante dans le choix d'une certaine continuité. C'est cependant pour le devenir des structures représentatives, c'est-à-dire ici des *Stände*, que la déception des Rhénans fut la plus grande...

Le sort des armes ayant tranché contre l'hégémonie napoléonienne, le passé proche des années d'« occupation » devait aussi être réinterprété au service des pouvoirs nouveaux se reconstruisant une légitimité. Cela prit d'abord la forme d'une surenchère, ou d'une concurrence pour l'appropriation des moments forts et des initiatives clés du soulèvement des Allemagnes. Les Saxons ont souhaité faire oublier le caractère tardif de leur revirement d'alliance, bien qu'au congrès de Vienne, ils aient été sanctionnés lourdement pour une trop longue allégeance à la France... Les Bavares, qui n'avaient pas un homme sur le terrain à Leipzig, ont aussi cherché à récupérer la bataille... De même les verra-t-on fournir des troupes d'occupation dont le comportement vis-à-vis de Français du Nord et de l'Est, en 1814, égala parfois en brutalité celui des Prussiens – ainsi que l'illustre ici l'article de Christine Haynes, qui montre que cette expérience, au contact de l'ancien allié devenu l'ennemi, fut une épreuve fondatrice pour les troupes issues de la Tierce Allemagne, non exemptes de ce revanchisme brutal qu'on a longtemps, à tort, imputé aux seuls Prussiens de Gneisenau et de Blücher...

Bien entendu, le royaume de Westphalie, vitrine des transformations napoléoniennes offertes à l'Allemagne qui avait disparu sans lendemain à la fin de 1813, offrait un cas

4 Sans compter, au terme de l'année 1813, les négociations conduisant à programmer le retour du pape dans ses États et le traité de Valençay sanctionnant le retour au *statu quo ante* en Espagne, et sans parler bien sûr des opérations du prince Eugène en Italie du Nord et de ses négociations avec Murat.

5 Yves-Marie BERCÉ (dir.), *La fin de l'Europe napoléonienne. 1814, la vacance du pouvoir*, Paris, Henri Veyrier, 1990.

bien particulier de confrontation impossible avec le passé. Ni ses hauts fonctionnaires, ni ses anciens combattants ne pouvaient se voir reconnaître de mérite particulier, et pourtant Anika Bethan montre qu'il y eut des requêtes nombreuses qui furent faites pour obtenir la reconnaissance de ce passé par le gouvernement prussien, en matière de décorations ou de pensions, de la part des anciens soldats ou de leurs héritiers – sans parler des hommes disparus sans laisser de trace en Russie ou en Espagne, soit que les familles aient voulu solder les héritages en les faisant déclarer morts, soit qu'elles aient souhaité faire reconnaître leur sacrifice.

Enjeux mémoriels

La sortie de l'ère napoléonienne est en tout cas un véritable nœud pour la construction imaginaire de la nation allemande qui va s'opérer au fil du XIX^e siècle. L'historien américain George Mosse, juif berlinois d'origine, l'avait noté magistralement dans *The Nationalization of the Masses*, dès le début des années 1970⁽⁶⁾. Ainsi que le montre ici Jérôme Schweitzer, dans l'article qu'il consacre à la mémoire de la « bataille des nations » dans l'Allemagne pré-unitaire, ce sont des penseurs romantiques tels que Friedrich Jahn et Ernst Moritz Arndt qui ont tenu le rôle le plus décisif. Et d'abord dans la création d'une célébration nationale de la bataille de Leipzig, dès le deuxième anniversaire de celle-ci, dans l'Allemagne de 1815. Les Églises luthériennes, mais aussi catholiques, mirent alors leurs liturgies au service d'un nouveau mythe national, mêlant des références puisées dans l'Antiquité classique, telle la déesse Pallas-Athéna, à des modèles pris au Moyen Âge et à la Réforme, les mêmes qui devaient conduire le mouvement des étudiants allemands de 1817 à choisir pour lieu de ses festivités le château de la Wartburg.

Cependant, le cycle du réveil national ouvert avec les guerres de libération ne devait pas tarder à être refermé. On sait qu'on date communément de 1819 et des décrets de Carlsbad le coup d'arrêt au libéralisme dans la Confédération germanique et l'échec du mouvement réformateur en Prusse. De fait, Frédéric-Guillaume III n'avait accepté qu'avec réticence d'encourager ce soulèvement, dans lequel il voyait un relent populacier qui rappelait fâcheusement la Révolution. La frange la plus conservatrice des élites jugeait l'époque française comme une humiliation et n'avait qu'indifférence vis-à-vis des acquis constitutionnels et des libertés bourgeoises. La régénération de la monarchie prussienne, si elle devait passer par un encouragement trop appuyé à la participation citoyenne, ne valait pas la peine d'être menée à son terme. Vue par des aristocrates réactionnaires comme von der Marwitz, elle n'avait déjà porté que trop de fruits. Pour un commentateur proluxe de l'élan de 1813 comme le fut Arndt, il n'y avait pas de doute que c'étaient les princes qui avaient failli⁽⁷⁾ – et nombre d'historiens rejoignent ces conclusions au fil du siècle.

6 George L. MOSSE, *The Nationalization of the Masses. Political Symbolism and Mass Movements in Germany from the Napoleonic Wars through the Third Reich*, New York, Howard Fertig, 1975.

7 Wolfgang FINK, « La trahison des princes : Ernst Moritz Arndt et le mouvement national allemand, 1806-1815 », in : Françoise KNOPPER et Jean MONDOT (dir.), *L'Allemagne face au modèle français de 1789 à 1815*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2008, p. 281-300.

L'historiographie et les politiques ne sont cependant pas le dernier mot de cette histoire, ainsi que le souligne Bettina Severin-Barboutie dans son article consacré à la place des guerres de libération de 1813 dans l'enseignement. Ce fut d'abord une histoire guerrière et manichéenne destinée à l'éducation patriotique des enfants, qui semblait en voie de s'estomper sous le Deuxième Reich, au profit de la commémoration de la guerre de 1870, mais qui resta vivante dans le calendrier festif de la plupart des établissements scolaires, la bataille de Leipzig coïncidant avec l'anniversaire de l'empereur. Quasiment toutes les monarchies s'approprièrent ces guerres de libération, et ceci dès les années 1820 dans leurs manuels pour écoles élémentaires et *realschule*.

L'appropriation et l'interprétation de ce passé proche furent donc un véritable enjeu politique et national dans une Allemagne à la recherche de la liberté et de l'unité : au lendemain de 1830, au temps du Parlement de Francfort, ou bien encore dans les années 1860 avec le début de l'ère bismarckienne⁽⁸⁾. En 1863, lors du cinquantenaire de la bataille de Leipzig, les festivités n'avaient cependant plus grand-chose de spontané. Des vétérans étaient conduits sur place par des trains spéciaux. Mais ensuite, au lendemain de la guerre de 1870-1871 et de la renaissance de l'Empire, les Allemands pouvaient-ils faire autrement que de voir dans les événements de 1813 un moment fondateur de leur histoire ? Les études ici rassemblées suggèrent néanmoins que la vision rétrospective qu'en eut le Reich wilhelmien fut plus attentive aux héritages napoléoniens (et notamment à la constitution westphalienne) et moins ardemment nationaliste qu'on ne l'aurait cru. La querelle devait en tout cas se poursuivre au xx^e siècle, en liaison directe avec la conjoncture politique et les hauts et les bas de la relation franco-allemande⁽⁹⁾.

8 Christopher CLARK, « The Wars of Liberation in Prussian Memory: Reflections on the Memorialization of War in Early Nineteenth-Century Germany », *Journal of Modern History*, n° 68 (1996), p. 550-576.

9 Voir Roger DUFRAISSE, « Die Deutschen und Napoleon im 20. Jahrhundert », *Historische Zeitschrift*, 252 (1991), p. 587-625, ici p. 609-613.